

## Les jeux du sens dans les *Lettres persanes* Temps du roman et temps de l'histoire

---

Ce qui m'effraye en Asie, c'est l'image de notre futur, par elle anticipée.

C. LÉVI-STRAUSS, *Tristes tropiques* éd. Plon, p. 169.

L'article que nous publions ici dans une version corrigée et remaniée, a paru pour la première fois dans *Études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle*, dans la série «Textes et documents», publiées en 1980 par la Faculté des Lettres modernes de Strasbourg.

Depuis la remarquable étude de Roger Laufer sur la «réussite romanesque et la signification des *Lettres persanes*» les lecteurs de Montesquieu ont tous, d'une manière ou d'une autre, essayé de prendre en compte, pour la définition du ou des sens des *Lettres persanes*, l'ensemble du texte – éléments romanesques et réflexions sur les mœurs ou sur l'histoire –, soulignant notamment les liens d'analogie ou de complémentarité qui unissent les uns aux autres. Nous ne pensons pourtant pas nous tromper complètement en affirmant que quelque chose des anciennes condamnations de Green ou d'Adam continue à peser sur la partie romanesque des Lettres. Comme si la réflexion ou la théorie participaient à une espèce de dignité à laquelle n'aurait pas tout à fait accès la fiction, l'attention des lecteurs nous semble s'être portée très régulièrement, – et souvent avec quel bonheur! – sur le problème de la signification des aventures d'Usbek et de son sérail, mais avec beaucoup moins d'insistance sur le détail de l'invention et de la construction romanesques. La démarche que nous nous proposons de suivre vise donc, dans un premier temps, à combler quelques lacunes : en mettant provisoirement entre parenthèses normes ou références au dis-

cours théorique par rapport auxquelles les *Lettres persanes* apparaissent aux uns comme un «mauvais roman», aux autres comme un roman «réussi», nous essaierons de voir simplement comment, dans ce livre, s'organise ou fonctionne la fiction. Les limites imposées à notre étude ne nous permettent évidemment guère que l'exploration de quelques pistes parmi d'autres. Mais même restreinte à tel ou tel domaine – comme par exemple celui du temps romanesque dans ses rapports avec le temps historique –, cette approche clinique, parfois microscopique, du roman considéré dans sa seule positivité textuelle ne va pas sans nous réserver certaines surprises. Dans quelle mesure nous apportera-t-elle des éléments susceptibles de modifier ou tout au moins de compléter notre manière de poser la question de la signification des *Lettres persanes*, voilà la question à laquelle nous allons nous efforcer de répondre<sup>1</sup>.

### Un prologue-programme

L'économie générale des *Lettres persanes* nous permet de définir dans le livre trois parties très inégales, mais aux caractères distinctifs très prononcés. Peut-être vaudrait-il d'ailleurs mieux dire que par rapport à l'ensemble des lettres que nous considérerons pour l'instant comme un corpus homogène, nous voyons se détacher deux ensembles en tête et en fin de recueil. Le premier est constitué, dans l'édition de 1754, par les vingt-trois premières lettres qui ont ceci de commun qu'aucune d'entre elles n'est écrite de Paris, et qu'elles se rapportent toutes à un moment où les Persans ne sont pas encore fixés en France. Elles couvrent en fait la période du voyage qui conduit Usbek et sa suite d'Ispahan à Paris. Le second ensemble est composé des quinze dernières lettres (*LP* 147 à 161)<sup>2</sup>. Le caractère distinctif n'est pas ici d'ordre topographique, mais d'ordre chronologique: la Lettre 147 marque en effet un brusque retour en arrière.

1. Notre entreprise nous semble donc, dans une certaine mesure, se ranger dans le prolongement des recherches sur la «forme-sens» des *Lettres*. Outre ceux de R. Lauffer («La réussite romanesque et la signification des *Lettres persanes*», *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1961) on peut citer notamment à ce propos les travaux de J. Ehrard («La signification politique des *Lettres persanes*» dans *Archives des lettres modernes*, n° 116, p. 33-50) ou de J.-M. Goulemot («Questions sur la signification politique des *Lettres persanes*» dans *Approches des Lumières*, Mélanges offerts à J. Fabre, Klincksieck, 1974, p. 213-224). Pour ce qui est des principales études sur les *Lettres persanes* publiées depuis 1980, on se contentera de renvoyer au remarquable essai d'Annie Becq sur ce roman (*Lettres persanes*, Paris, Foliothèque, Gallimard, 1999), et aux «repères bibliographiques» qu'elle indique p. 174-177.

2. Dans les références nous utilisons le sigle *LP* suivi d'un chiffre arabe pour renvoyer à telle ou telle lettre particulière. Nous avons suivi la numérotation et le texte de l'édition critique d'A. Adam (Droz, 1965). Nous avons adopté les chiffres arabes de préférence aux chiffres romains utilisés par Montesquieu afin de rendre nos renvois plus brefs et, pour certains, d'une lisibilité plus immédiate.

Alors que la Lettre 146 était datée du 11 novembre 1720, la Lettre 147 porte la date du 1<sup>er</sup> août 1717, et celles qui la suivent vont nous faire parcourir en un temps record, – à raison de quatre ou cinq lettres pour une année –, une période d'environ trois ans, au terme de laquelle on aura presque (et on mesurera plus tard l'importance de ce «presque») rattrapé le temps de la Lettre 146. Ajoutons que du point de vue de leur contenu, ces lettres forment un ensemble homogène, puisqu'elles se rapportent toutes aux événements du sérail.

La série inaugurale dessine, avons-nous dit, l'histoire du voyage. Introduction aux *Lettres persanes*, elle pose des personnages, définit des rapports, exige du lecteur un certain type de gymnastique intellectuelle, en bref elle fournit, en exposition classique, un certain nombre d'informations qui aident à définir aussi bien le contenu du livre que la manière de l'appréhender. Dans la perspective que nous avons adoptée, l'information la plus précieuse nous semble concerner ici le voyage à proprement parler, son itinéraire, sa durée. Les différents renseignements donnés par les Lettres 1, 6, 19, 23 et 24 nous permettent de dresser un calendrier approximatif du voyage des Persans (voir tableau annexe 1). Exception faite pour deux étapes (Tauris-Erivan et Erzeron-Tocat), nous disposons finalement d'éléments assez précis concernant les dates et les durées des différentes phases du voyage. Nous avons choisi, toutes les fois où subsistait un doute, l'hypothèse du temps le plus long pour les déplacements, du temps le plus court pour les périodes de repos. Le tableau auquel nous avons abouti ne devrait pas comporter, sauf erreur de notre part, une marge d'approximation de plus d'une quinzaine de jours par rapport au total (414 jours).

Ses enseignements sont intéressants à plus d'un égard: en soulignant la disproportion entre le temps du repos et le temps du voyage, il présente le déplacement d'Usbek comme un déplacement hésitant (malgré le caractère direct de l'itinéraire suivi): deux moments de ralentissement y sont particulièrement sensibles, le premier, de trois mois, à Erzeron, première ville «étrangère» dans laquelle séjourne Usbek (cf. LP 6: «Il faut que je te l'avoue, Nessir: j'ai senti une douleur secrète, quand j'ai perdu la Perse de vue [...]»), le second à Smyrne, dernière ville d'Orient que fréquente le personnage, à la frontière sinon géographique, du moins économique et morale de l'Europe (cf. LP 19: «[...] je n'ai trouvé que Smyrne qu'on puisse regarder comme une ville riche et puissante: ce sont les Européens qui la rendent telle; et il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne ressemble à toutes les autres»): Usbek y reste en attente pendant quatre mois avant de faire le pas et de s'embarquer pour Livourne.

Il faudrait relever aussi dans cet ensemble l'absence de Rica comme destinataire de lettres: il n'apparaît qu'à Paris, comme s'il représentait un discours oriental sur l'Occident, mais qui ne se situerait qu'en Occident même – à la différence de celui d'Usbek, présent dès le début du roman dans la phase du voyage, et qui, restant enraciné dans un Orient dont il a mesuré progressivement et douloureusement la mise à distance, devient continuellement dans les *Lettres persanes* le type du discours écartelé. Les 23 premières lettres suggèrent d'ailleurs à ce propos une curieuse symétrie: à Rica, Oriental qui ne prend forme qu'en Occident, correspondent à l'inverse les eunuques, Orientaux qui n'ont pas accès à l'Occident, et qu'Usbek renvoie de Smyrne à Ispahan (cf. *LP* 22, de Jaron au Premier Eunuque: «Il [Usbek] va me renvoyer, avec tous les noirs qui l'accompagnent»). Dès l'ouverture du roman, la structure confirme ce qu'on ne faisait encore qu'entrevoir: au négatif que représente l'eunuque répond un positif qui se donne à lire, en dépit de certaines apparences, davantage du côté de Rica que du côté d'Usbek.

Mais ce sont deux faits surtout que nous voudrions relever à propos de cette première série de lettres. Nous a semblé en effet particulièrement remarquable le total des journées consacrées par les Persans à leur voyage, compte non tenu des jours de repos: ce total s'élève à 161 jours, ce qui représente entre 5 mois  $\frac{1}{3}$  et 5 mois  $\frac{1}{2}$ . Or c'est, à quelques variations près, la durée moyenne que mettront toutes les lettres du livre pour aller de Paris à Ispahan, d'Ispahan à Paris. C'est dire que de manière tout à fait masquée, et à travers un enchevêtrement de données éparses, Montesquieu nous donne à lire, dès l'ouverture des *Lettres persanes*, une mesure exacte de l'écart sur lequel se fonde tout le roman, qui en conditionne d'une certaine façon le drame, et qui va prendre, nous le verrons par la suite, une importance singulière pour la lecture des dernières lettres de l'ouvrage.

Le second fait souligne une certaine parenté structurale entre les deux séries – initiale et terminale –, que nous avons détachées des *Lettres persanes*. Si nous considérons séparément la suite des lettres prêtées par Montesquieu à Usbek, nous constatons de l'une à l'autre une progression chronologique constante, – c'est-à-dire que la date de la lettre b est toujours postérieure à celle de la lettre a, celle de la lettre c toujours postérieure à celle de la lettre b, etc. Cette règle ne souffre aucune exception pour la totalité des *Lettres persanes*, sauf en deux circonstances: nous avons déjà évoqué le décrochement chronologique spectaculaire des Lettres 147 et suivantes; quant au second phénomène de ce type, il concerne... l'histoire des Troglodytes. Les Lettres 11 à 14 sont en effet présentées comme

écrites entre le 3 et le 10 août 1711. La lettre précédente d'Usbek (*LP* 8, à Rustan) est datée du 20 août. Ce n'est qu'au terme de l'épisode des Troglodytes auquel se trouvent rattachées les deux lettres-questions d'Usbek à Méhémet-Ali (*LP* 16 et 17) que l'on rattrape le mouvement antérieur: la Lettre 17 porte en effet à nouveau la date du 20 août, et à partir de là, la progression ne sera plus interrompue jusqu'à la lettre 146 incluse. Dans le discours d'Usbek, deux phases sont donc marquées par une sorte de mise hors temps romanesque: le mythe de l'âge d'or et la réalité sanglante du sérail se répondent l'un à l'autre, par-dessus l'ensemble du livre, en une sorte de dialogue pathétique qui trouve, dans les lettres intermédiaires, d'innombrables résonances.

### Un épilogue à double détente

Du point de vue de son organisation, la fin des *Lettres persanes* nous semble d'ailleurs procéder d'une ingéniosité encore plus remarquable que celle que nous avons relevée à propos de leur ouverture. Elle présente en effet cette caractéristique qu'une même période chronologique (fin 1717 – fin 1720) y est couverte par deux séries parallèles de lettres: l'une, que nous appellerons la série A, comprend les Lettres 105 à 146 (datées du 2 novembre 1717 au 11 novembre 1720); l'autre, la série B, comprend les Lettres 147 à 161 (datées du 1<sup>er</sup> septembre 1717 au 8 mai 1720). On a souvent remarqué qu'Usbek se faisait plus rare à partir du second tiers des *Lettres persanes* et que la voix de Rica avait tendance à y supplanter la sienne. Cela est surtout vrai pour la fin du livre: en 1719, 9 lettres sont attribuées à Rica contre 4 seulement à Usbek, et en 1720, 6 à Rica contre 3 à Usbek. La disproportion est d'autant plus sensible que les lettres d'Usbek se répartissent entre les deux séries A et B que nous avons définies plus haut, alors que les lettres de Rica n'apparaissent que dans la série A. S'il y est discret, le discours d'Usbek n'est pourtant pas absent de la série A, et il nous a semblé intéressant, à partir d'une synchronisation des deux séries de lettres, d'essayer de voir s'il n'existait pas un système d'échos ou d'interférences entre les deux, s'il était possible, par exemple, de trouver en A, dans les lettres d'Usbek, des répercussions des événements dramatiques révélés en B. C'est dans cette intention que nous avons mis en face les unes des autres les lettres de la série B et celles qui, dans la série A, émanent à la même époque d'Usbek (cf. tableau annexe n° 2). Nous y avons ajouté une lettre, la Lettre 126, bien que Rica en soit l'auteur. La raison en est simple: Rica y annonce à Usbek, absent de Paris, que des lettres pour lui sont arrivées d'Ispahan, et qu'il les lui fait suivre. Or, ces lettres sont notamment la

Lettre 149, par laquelle Narsit annonce à Usbek la mort du Grand Eunuque. La Lettre 126 prouve donc l'existence de passerelles entre la série A et la série B. Elle justifie aussi, d'une certaine manière, notre démarche.

La première constatation qui s'impose à la lecture de ce tableau est que les lettres écrites par Usbek dans la série B se glissent exactement dans les vides laissés entre ses lettres dans la série A. Les Lettres 148, 150, 153-155 représentent les trois moments où Usbek, recevant du sérail des nouvelles de plus en plus alarmantes, réagit de manière de plus en plus violente : c'est-à-dire le 11 février 1718, le 25 décembre 1718 et le 4 octobre 1719. Or, la première lettre écrite par Usbek en A après le 11 février 1718 est datée du 4 octobre 1718 ; la première qui suit celle du 25 décembre 1718 est datée du 4 août 1719 ; la première enfin qui suit celle du 4 octobre 1719 est datée du 22 octobre 1720. C'est dire que Montesquieu ménage un écart considérable (de 8 à 12 mois!) entre les moments les plus douloureux pour Usbek tels qu'ils apparaissent dans la série B et le moment où le personnage reprend la parole dans la série A. Aussi la première série de lettres ne nous offre-t-elle jamais d'échos directs des drames qui constituent le sujet de la seconde. Tout au plus peut-on relever le ton général des lettres de A : hésitations et désillusions s'y succèdent dans l'inquiétude à propos de sujets aussi divers que les lois, les libéralités, l'évolution démographique. Toutes ces lettres semblent effet porter la marque diffuse d'un pessimisme ambiant.

Mais ce tableau attire l'attention sur un autre point plus important encore : il s'agit de la situation particulière, dans les *Lettres persanes*, de l'ensemble constitué par les Lettres 144-145-146. Il est manifeste que ces lettres sont les dernières du livre, non certes du point de vue de l'ordonnement typographique, mais du point de vue de l'ordre chronologique. Laissons provisoirement de côté les Lettres 144 et 145 qui sont des ajouts de Montesquieu à l'édition de 1754, et ne retenons que la Lettre 146, la seule des trois à figurer à cette date (11 novembre 1720) dans la première édition des *Lettres persanes* : elle occupe dès 1721 une place dont notre tableau souligne, de manière spectaculaire, le caractère exceptionnel.

Avant de poursuivre, il est nécessaire toutefois de revenir pendant quelques instants sur le problème de l'écart. Nous avons vu, à propos de l'ouverture des *Lettres persanes*, que la durée du voyage à proprement parler était de l'ordre de 5 mois et 10 jours. Il est permis de supposer, devant la gravité des faits que les lettres d'Ispahan lui annoncent à partir de 1717, qu'Usbek y répond immédiatement. On peut donc déduire de la date de ses réponses le temps que la lettre à laquelle il répond a mis pour lui parvenir :

- entre la date de la Lettre 147 et celle de la réponse d’Usbek (*LP* 148), il s’écoule 5 mois et 10 jours;
- entre *LP* 148 et *LP* 149 (Narsit y annonce la mort du Grand Eunuque, mais signale aussi que la Lettre 148 qu’Usbek avait envoyée le 11 février 1718 est arrivée à Ispahan) il s’écoule 4 mois et 25 jours;
- entre *LP* 149 et *LP* 126 (Rica y annonce à Usbek l’arrivée de lettres d’Ispahan) il s’écoule 4 mois et 28 jours;
- entre *LP* 150 ET *LP* 151 (Solim apprend à Usbek que sa lettre, *LP* 150, a été perdue aux portes d’Ispahan) il s’écoule 4 mois et 12 jours;
- entre *LP* 151-152 et *LP* 153 (contenant les ordres sanglants d’Usbek... donnés le jour de Noël) il s’écoule 4 mois et 28 jours;
- entre *LP* 153 et *LP* 156 (Roxane apprend à Usbek que Solim exerce à présent les pleins pouvoirs) il s’écoule 4 mois et 28 jours.

Or, entre la Lettre 161 (relatant la mort de Roxane) et la Lettre 146, il s’écoule 6 mois et 3 jours, c’est-à-dire un délai nettement plus long que tous les précédents. Il faut signaler d’ailleurs que dans le reste des *Lettres persanes* nous n’avons que trois autres occasions de mesurer le temps qu’il faut pour qu’une lettre vienne d’Ispahan à Paris. Une fois ce délai est conforme à ce que nous venons de voir: entre la Lettre 70 et la Lettre 71 (échange entre Zélis et Usbek) il s’écoule 4 mois 26 jours. Les deux autres fois, il est plus long: 5 mois 21 jours pour l’écart entre la Lettre 64 et la Lettre 65, 6 mois 18 jours entre les Lettres 41-42 et la Lettre 43. Mais dans ces deux cas Usbek répond à des lettres du Grand Eunuque, ou plutôt il n’y répond pas, car à chaque fois, passant par-dessus la tête de son fondé de pouvoirs, il s’adresse directement à ceux que l’Eunuque lui dénonçait. Le délai n’est d’ailleurs sensiblement allongé que pour le jeu de Lettres 41-42/43. Il dépasse là de plus d’un mois la durée moyenne nécessaire à l’acheminement des autres lettres. Plutôt que de lire, dans la Lettre 43, une réponse immédiate à la lettre de Pharan qui aurait inexplicablement traîné en route (c’est ce que suggère A. Adam), nous proposons de voir dans sa date tardive comme la marque d’une indifférence d’Usbek. Ce n’est pas la première fois qu’on voit jouer ainsi la date d’une lettre contre son contenu<sup>3</sup>. Ce n’est pas la première fois non plus qu’à une réponse indirecte dans l’ordre logique correspond un phénomène de «différé» dans l’ordre chronologique<sup>4</sup>.

Le cas du couple de Lettres 161/146 est différent. La lettre-agonie de Roxane n’appelle, hélas, aucune réponse. Le fait qu’elle se trouve dans le stock de lettres «surprises» par l’éditeur, d’après ce qu’il en dit dans son Introduction, suppose qu’elle soit parvenue à Usbek. La question est de savoir quand. Nous avons vu que pratiquement toutes les lettres de Perse

3. Voir ce que nous avons dit plus haut à propos de *LP* 3, tableau annexe 1, note 1.

4. Voir ce qui a été suggéré plus haut à propos de *LP* 18, tableau annexe 1, note 4.

mettent entre un peu moins de cinq mois et cinq mois et demi pour parvenir à destination, et que cette durée correspond très exactement à la durée du voyage des Persans au début du livre. Faut de données précises dans le texte, nous en sommes condamnés à des suppositions. Mais disons qu'il n'est pas invraisemblable, après toutes les observations que nous avons pu faire, que la lettre de Roxane soit parvenue à Usbek au moment où il écrit la Lettre 146. Celle-ci constituerait donc un ultime témoignage sur l'état d'esprit du personnage après le drame d'Ispahan.

Il ne nous paraît pas abusif dans ces conditions d'y lire comme une conclusion aux *Lettres persanes*. Une conclusion et non *la* conclusion. Car les *Lettres persanes* instaurent ainsi un jeu entre deux conclusions tout à la fois différentes et analogues. D'un côté la conclusion romanesque déploie, à la fin du texte, les fastes d'un discours admirablement construit, d'une mise en scène pathétique qui donne à la Lettre 161 tous les caractères d'une clause théâtrale. Cette théâtralisation est d'ailleurs tellement marquée qu'à certains moments on ne sait plus très bien si on est encore dans la tragédie ou déjà dans le pastiche de la tragédie. De l'autre côté, la conclusion que l'on peut appeler politique se développe à la façon d'une apocalypse. Le texte de la Lettre 146 repose, en effet, lui aussi, sur des effets spectaculaires; et à l'agonie somptueuse de Roxane répond la lancinante déploration d'Usbek:

J[...] ai vu une nation, naturellement généreuse, pervertie en un instant [...]: j[...] ai vu tout un peuple, chez qui la générosité, la probité, la candeur et la bonne foi ont passé de tout temps pour les qualités naturelles, devenir tout à coup le dernier des peuples [...]. J'ai vu la foi des contrats bannie, les plus saintes convention anéanties, toutes les lois des familles renversées [...]. J'ai vu des débiteurs avarés [...] feindre un paiement au lieu de le faire et porter le couteau dans le sein de leurs bienfaiteurs [...]. J'ai vu naïtre soudain, dans tous les cœurs, une soif insatiable de richesses. J'ai vu se former, en un moment, une détestable conjuration de s'enrichir non par un honnête travail et une généreuse industrie, mais par la ruine du prince, de l'État et des concitoyens...

Et, comme pour établir un lien visible entre le désespoir de l'amante blessée et celui du philosophe spectateur impuissant des misères de son temps, les deux lettres se terminent presque sur la même image, d'un côté la mort:

Mais c'en est fait, le poison me consume; ma force m'abandonne; ma plume me tombe des mains; je sens affaiblir jusqu'à ma haine: je me meurs.

de l'autre, le néant:

Je ne doute pas que les nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne degré de noblesse qui les déshonore, et ne laissent la génération présente dans l'affreux néant où elle s'est mise.

Il faudrait, si nous en avons le temps, continuer à analyser la manière dont les deux clôtures des *Lettres persanes* se situent l'une par rapport à



l'autre, voir éventuellement la manière dont la leçon du sérail a glissé sur un Usbek assombri, mais qui se hâte de noyer son malheur particulier dans le malheur de son temps et qui ne se départit guère, nous semble-t-il, de sa bonne conscience. Les limites de ce travail nous imposent de n'indiquer ici qu'en passant l'étude à entreprendre. Mais il est un point sur lequel il serait regrettable de ne pas attirer l'attention. D'une façon totalement inattendue, la Lettre 146 nous apprend qu'Usbek a longtemps voyagé dans les Indes, et c'est un tableau des Indes qu'il prétend nous proposer, alors qu'il dresse en fait un bilan de la situation française après l'effondrement de la banque de Law. Cette métamorphose surprenante prolonge tout à coup l'axe géographique Paris-Ispahan jusqu'en Extrême-Orient. Une fois de plus, l'incohérence apparente nous semble prendre valeur de signe. La double série des lettres politiques et des lettres romanesques nous a invité, tout au long des *Lettres persanes*, à voir dans l'Occident un Orient possible, où se développeraient tous les germes d'un despotisme auquel celui du sérail n'aurait rien à envier. Et voici qu'en conclusion, soudain, en une métaphore-révélation, cet Occident nous est présenté, dans tous les sens du terme, comme un Extrême-Orient.

Cette conclusion, déjà si éloquente en 1721, Montesquieu l'étoffe considérablement en 1754, en ajoutant à la Lettre 146 les Lettres 144 et 145. La première, datée du 22 octobre 1720 (5 mois et 12 jours après la mort de Roxane) est aussi celle qui est la plus proche du moment où Usbek peut être supposé avoir reçu les Lettres 159-160-161. Il y prononce l'éloge de l'homme modeste et la condamnation des vaniteux, «hommes absolus» «qui veulent être admirés à force de déplaire». Cette lettre comprend surtout un singulier hapax: bien que la lettre soit adressée à Rica<sup>5</sup>, Usbek s'y adresse curieusement à lui-même:

Oh, mon cher Usbek! que la vanité sert mal ceux qui en ont une dose plus forte que celle qui est nécessaire pour la conservation de la nature!

Que l'on suppose ou non les dernières lettres du sérail parvenues à Paris, mais à plus forte raison dans la première des hypothèses, les propos d'Usbek sonnent à ce moment-là comme l'examen de conscience d'un homme qui se sait désormais condamné à la solitude.

5. Pour «corriger» cette étrangeté, certains éditeurs semblent avoir interverti d'autorité le nom du destinataire et celui du destinataire de cette lettre. A. Adam ne signale toutefois aucune variante qui autorise cette modification. Depuis la publication de cet article Darach Sanfey est revenu longuement sur cette anomalie. Cf. «L'attribution de la lettre 144 des *Lettres persanes*» dans *Travaux de littérature* publiés par l'ADIREL, VI, Paris, Klincksieck, 1993, p. 173-192.

La seconde addition de 1754 concerne la Lettre 145. Il ne s'agit pas à vrai dire d'une addition, mais plutôt d'un déplacement. Cette lettre existait dès la «seconde édition» de 1721, mais datée du 10 janvier 1715. Au moment où, en 1754, il est occupé par la défense de *L'Esprit des lois*, Montesquieu extrait cette lettre du corpus central où elle passait un peu inaperçue pour la placer à un endroit où elle résonne comme un testament de l'auteur :

Mais ce n'est point assez pour un auteur, d'avoir essuyé toutes ces insultes ce n'est point assez pour lui, d'avoir été dans une inquiétude continuelle sur le succès de son ouvrage. Il voit le jour, enfin, cet ouvrage qui lui a tant coûté. Il lui attire des querelles de toutes parts. Et comment les éviter? Il avait un sentiment: il l'a soutenu par ses écrits; il ne savait pas qu'un homme, à deux cents lieues de lui, avait dit tout le contraire. Voilà cependant la guerre qui se déclare.

Cette phase des *Lettres persanes* qui, en 1721, ne comprenait qu'une lettre d'Usbek, il est vrai la plus importante sans doute, fait donc l'objet, en 1754, d'une série d'additions non négligeables. Nous disions plus haut que la conclusion des *Lettres persanes* s'organisait comme un diptyque: le discours de Roxane y renvoyait au discours d'Usbek, la conclusion romanesque à la conclusion politique. Cette dernière s'étoffe, en 1754, et la nouvelle ampleur qu'elle prend témoigne de l'importance qu'accordait Montesquieu à ce «chaînon» de son livre. Elle devient un remarquable triptyque (conclusion morale/conclusion «littéraire/conclusion politique). En même temps, dans la conclusion romanesque, Montesquieu ajoute les Lettres 157 et 158 (de Zachi et de Zélis à Usbek) qui complètent la Lettre 156 (de Roxane à Usbek) et qui nuancent en l'amplifiant la protestation féminine: elles lui donnent, là encore, la forme d'un triptyque. Montesquieu ajoute également la Lettre 160, expression hystérique de la rage de punir qui saisit Solim, et qui accentue encore l'effet du coup de théâtre de la dernière lettre dans laquelle Roxane victorieuse et mourante affirme de manière orgueilleuse et dérisoire sa liberté.

### **Entre prologue et épilogue: des traces de cohérence romanesque**

Nous avons donc affaire, à la fin des deux séries A et B, à deux ensembles parallèles qui se répondent l'un à l'autre, qui ont fait l'objet de mises au point attentives jusqu'en 1754, et dont les interférences nous semblent révéler une remarquable minutie du travail de Montesquieu. Ce constat, qui pour l'instant ne se fonde que sur les données d'une lecture du début et de la fin des *Lettres persanes*, est confirmé en fait par l'analyse de ce que nous avons appelé plus haut le corpus intermédiaire des lettres centrales.

Dans cet ensemble, certes, les éléments proprement romanesques sont moins nombreux et moins visibles. Ils existent toutefois, et sous leur apparence d'anecdotes éparpillées il cachent, une fois de plus, une assez étonnante cohérence. Faut de place, nous nous contenterons de deux exemples qui nous semblent parmi les plus significatifs: le premier concerne le personnage très secondaire de l'esclave Zélide, le second les rapports entre Usbek et les eunuques gardiens de son sérail.

Zélide apparaît pour la première fois dans la Lettre 4: derrière les protestations qu'adresse Zéphis à Usbek on découvre qu'elle est soupçonnée entretenir avec son esclave Zélide des rapports ambigus. L'Eunuque, apprend-on, a décidé de séparer les deux femmes. Voilà pour le printemps 1711. Dès le début de l'année suivante, Zélide reparaît (*LP* 20, d'Usbek à Zachi). Elle a changé d'objet, comme on aurait dit au Grand Siècle, car c'est à Zachi qu'Usbek reproche à présent de prendre avec elle des «familiarités» «contre la bienséance». Quand on pense qu'Usbek écrit le 12 janvier 1712, et qu'il lui a fallu plus de trois mois pour être informé (le temps pour une lettre d'aller d'Ispahan à Smyrne), on constatera que la «jeune Zélide» n'a guère perdu de temps! Dans la Lettre 47, datée de novembre 1713, Zachi annonce à Usbek sa réconciliation avec Zéphis. Aucune allusion à une brouille antérieure entre les deux femmes ne nous semble pouvoir être décelée dans les *Lettres persanes*; reste l'indice constitué par les deux Lettres 4 et 20: Zélide est passée des tendresses de Zéphis à celle de Zachi, et il n'est pas impensable que les rapports entre les deux femmes s'en soient trouvés singulièrement compliqués. La Lettre 47, et ce n'est peut-être pas un hasard, est d'ailleurs traversée par une figure ambiguë et significative. On se souvient que dans cette lettre Zachi raconte à Usbek comment les femmes ont été surprises par un orage alors qu'elles traversaient une rivière, enfermées dans leurs «boîtes». Dans la description de l'affolement général voici que soudain surgit une silhouette, vite rejetée dans l'ombre par l'intervention des eunuques: «Une de mes esclaves, toute hors d'elle, courut vers moi, déshabillée, pour me secourir».

Qu'on ne se méprenne pas sur notre lecture: la question n'est pas de savoir si cette esclave «déshabillée» est ou n'est pas Zélide. Nous disons seulement que cette figure de femme en tenue négligée ou désordonnée, apparaissant précisément dans cette lettre-ci, y fonctionne à la manière d'un indice de rappel: elle nous renvoie aux relations ambiguës dont il a été question dans les lettres précédentes à propos de Zélide, et elle nous semble confirmer une hypothèse de lecture qui ferait de Zélide la cause de la brouille entre Zachi et Zéphis, – et indirectement celle de leur réconci-

liation. Car à peine a-t-on été informé, en novembre 1713, du raccommodement des deux anciennes rivales, qu'on apprend (*LP*<sub>53</sub> du 5 décembre 1713) que Zélide, éloignée à la fois de Zachi et de Zéphis, est passée au service d'une troisième épouse d'Usbek, Zélis. Celle-ci est restée apparemment insensible aux charmes de son « affection » et de ses « adroites mains » (*LP*<sub>4</sub>). Et, « pour faire une fin », car elle n'apparaîtra plus dans la suite des *Lettres persanes*, Zélide demande à sa nouvelle maîtresse, en décembre 1713, l'autorisation d'épouser... un eunuque! Nouvelle vocation de la jeune esclave qui explique rétrospectivement la réconciliation de Zéphis et de Zachi? On admirera en tout cas comment cet ultime projet conclut logiquement l'évocation de ce personnage saphique auquel Montesquieu, en quelques lignes éparses, a construit un destin remarquablement cohérent<sup>6</sup>.

Autres esclaves, autres destins. Les eunuques entretiennent avec leur maître absent des relations en apparence assez anodines, exception faite pour le début et pour la fin des *Lettres persanes*. Pour les deux premières années, les *Lettres persanes* ne citent aucune lettre d'eunuque à Usbek. Celui-ci sait pourtant ce qui se passe à Ispahan, puisqu'il adresse des réprimandes à Zachi et au Premier Eunuque Blanc à propos de Nadir (*LP*<sub>20</sub> et 21). L'occultation par le texte des sources d'information du maître rend ses menaces plus inquiétantes, et Usbek peut à ce moment-là donner encore l'impression de disposer d'antennes ou d'espions à l'intérieur du sérail. Toute l'organisation du texte concourt d'ailleurs à offrir d'Usbek l'image du maître effectif et efficace: s'il ne reçoit pas de lettres des eunuques, il leur en envoie (*LP*<sub>2</sub> et 21), débordant de recommandations et de mises en garde comminatoires. Quant aux eunuques, ils semblent en être réduits à chuchoter dans le dos de leur maître: s'ils écrivent, ils s'écrivent uniquement les uns aux autres (*LP*<sub>9</sub>, du Premier Eunuque à Ibbi; *LP*<sub>15</sub>, du même à Jaron; *LP*<sub>22</sub>, de Jaron au Premier Eunuque).

À partir de 1713 se met pourtant en place un système différent: nous allons nous trouver en présence d'une succession de lettres envoyées par les responsables du sérail à Usbek. En voici la liste :

- *LP*<sub>41</sub> (7 mars 1713; du Premier Eunuque Noir à Usbek): à propos de Pharan, que le Grand Eunuque veut mutiler. Usbek répond, avec retard (*LP*<sub>43</sub>, cf. supra), et à... Pharan, mais non au Premier Eunuque.
- *LP*<sub>64</sub> (9 mai 1714; du Premier Eunuque Noir à Usbek): à propos des désordres qui s'installent dans le sérail. Usbek répond (*LP*<sub>65</sub>)... à ses femmes, mais non au Premier Eunuque.

6. Voir la note de A.Hunwick sur « Les femmes d'Usbek et la *Lettre persane* XLVII » dans *Dix-huitième siècle*, n° 11, 1979, p. 427-428. L'auteur y formule, à propos du personnage de Zélide, des remarques qui vont dans le même sens que les nôtres.

- *LP* 79 (1<sup>er</sup> mai 1715; du Grand Eunuque Noir à Usbek): à propos de l'achat d'une Circassienne. Pas de réponse d'Usbek.
- *LP* 96 (8 février 1716; du Premier Eunuque à Usbek): à propos de l'achat d'une femme jaune. La lettre contient, dans ses dernières lignes, un appel au secours à peine voilé: «Viens enfin soulager tes fidèles eunuques d'un fardeau qui s'appesantit chaque jour». Pas de réponse d'Usbek.
- *LP* 147 (1<sup>er</sup> août 1717; du Grand Eunuque à Usbek): à propos des désordres du sérail: «Les choses en sont venues à un état qui ne se peut plus soutenir». Pour la première fois depuis six ans, Usbek répond à l'Eunuque par une lettre (*LP* 148) qui n'atteindra d'ailleurs jamais son destinataire.
- *LP* 149 (5 juillet 1718; de Narsit à Usbek): Narsit annonce à Usbek la mort du Grand Eunuque et attend ses instructions. Usbek répond en confirmant ses «ordres sanglants» (*LP* 150). «Surprise à trois lieues» d'Ispahan (voir *LP* 151), cette lettre n'atteindra jamais son destinataire.
- *LP* 152 (6 mai 1719; de Narsit à Usbek): «Heureux Usbek! Tu as des femmes fidèles et des esclaves vigilants!». Usbek répond (*LP* 153) en donnant les pleins pouvoirs à Solim.
- *LP* 159 (8 mai 1720; de Solim à Usbek): «Je vais punir».

Cette série de lettres souligne tout d'abord l'incroyable difficulté avec laquelle s'établit un échange direct entre Usbek et le responsable du sérail. De toute évidence les *Lettres persanes* donnent à lire que ces difficultés ne sont pas d'ordre matériel seulement. D'autre part on observera qu'à partir de 1713 l'Eunuque apparaît comme destinataire une fois par an, généralement dans la première moitié de l'année, un peu comme s'il présentait à son maître un rapport annuel de gestion. En 1713 et 1714 il réclame des pouvoirs accrus, mais Usbek ne prend pas même la peine de lui répondre, et il préfère traiter directement avec Pharan ou avec ses femmes. Après cette double manifestation du mépris de son maître, on a l'impression très nette que le Grand Eunuque boude: ses «rapports» de 1715 et de 1716 ne passent en revue que des faits insignifiants, et cela jusqu'à ce que la situation devienne intenable, pendant l'été 1717. À partir de là, les événements se précipitent, mais même dans l'effervescence terminale, le rythme annuel du compte rendu périodique n'est pas rompu. La machine administrative fonctionne de manière imperturbable – voyez la sérénité de Narsit – alors même qu'elle n'administre plus rien.

Les exemples du cursus de Zélide et des rapports du Grand Eunuque nous conduisent à compléter les remarques que nous formulions plus haut. L'image d'un Montesquieu désinvolte à l'égard de tout ce qui relèverait de la fiction romanesque dans les *Lettres persanes* apparaît de plus en plus comme très improbable. Bien plus, l'analyse du texte confirme, pour chacun des champs exploratoires que nous avons retenus, le soin avec lequel Montesquieu a mis au point une chronologie romanesque dont les éléments atomisés et éparpillés se révèlent pourtant à l'étude comme procédant d'une remarquable cohérence.

La manière dont se construit l'histoire des relations entre Usbek et le Grand Eunuque nous invite également à mettre l'accent une nouvelle fois sur une correspondance qui semble sous-tendre le texte des *Lettres persanes* et qu'avait déjà mise en lumière le parallélisme entre les Lettres 146 et 161 : la double image du néant véhiculée à la fois par le discours de Roxane sur sa propre mort et par celui d'Usbek sur la corruption de la génération présente renvoyait en effet le lecteur à une sorte d'analogie fondatrice du livre entre roman et réalité historique.

Ce qu'ont montré les lettres des eunuques, c'est que le tournant du roman se situe en 1717-1718. Après avoir adopté une attitude libérale, consistant notamment à miser sur la reconnaissance et sur la modération de ses sujets, Usbek décide à ce moment-là de changer de politique, et il envoie à Ispahan ses premiers ordres de répression. Or il est évident que ce tournant dans les événements romanesques correspond à un tournant, à la même époque, dans les événements historiques. On se souvient que c'est en effet vers 1717-1718 que le régime instauré par le Régent bascule du «libéralisme» vers un autoritarisme de plus en plus intransigeant. Est-il nécessaire de rappeler par exemple que la limitation du droit de remontrances du parlement de Paris date précisément de cette année 1718 ? Une illustration inattendue de cette relation privilégiée entre roman et Histoire nous est fournie par le nombre de lettres consacrées par Montesquieu aux différentes années qui constituent la chronologie des *Lettres persanes*. Les deux années pour lesquelles il y en a le plus grand nombre, 22 pour chacune d'entre elles, sont 1715, l'année de la mort de Louis XIV, et 1718, l'année où commence la répression au sérail... et en France. Entre les deux, on remarque une curieuse période creuse : 4 lettres pour 1716, 11 pour 1717.

### **Des événements historiques relatés en différé aléatoire**

De toute évidence, le travail de Montesquieu sur le temps romanesque dans les *Lettres persanes* s'exerce dans deux directions principales. Les analyses qui précèdent les ont d'ailleurs progressivement mises en lumière. D'une part tout concourt à nous révéler une méticuleuse mise au point d'une chronologie romanesque masquée, mais très précise, et qui entraîne le lecteur dans un jeu dialogique subtil entre le début et la fin du livre d'une part, entre deux moments de la fin d'autre part, espèce de conclusion à deux coups, où paradoxalement, le premier (dans le texte) est le dernier (dans le temps). D'autre part, l'écriture des *Lettres persanes* illustre la

recherche constante d'un système chronologique qui, dans le roman, renvoie par analogie ou métaphore à la réalité historique, que ce soit de manière ponctuelle – le sérail s'écroule en mai 1720 ; la banque de Law suspend ses remboursements en juillet 1720 : les deux faits donnent naissance à l'image déjà commentée du double néant terminal – ou de manière globale – on vient de voir comment correspondent, dans le roman et dans l'Histoire, les deux tournants de 1717-1718. Or, nous allons nous heurter là à ce qui constitue à nos yeux l'un des paradoxes majeurs des *Lettres persanes* : à cette organisation subtile et rigoureuse du déroulement de la diégèse, à cette élaboration attentive d'une chronologie romanesque répondent de singulières négligences dans le traitement de la réalité historique.

Par traitement de la réalité historique nous entendons pour l'instant uniquement les évocations, dans les *Lettres persanes*, d'événements historiques contemporains. L'Histoire est certes présente dans le livre sous bien d'autres formes, qu'il s'agisse de références à l'histoire ancienne, ou de réflexions générales sur le sens de l'Histoire, ébauche quelquefois de ce que deviendra la pensée de Montesquieu sur la philosophie de l'Histoire dans les *Considérations* ou dans *L'Esprit des lois*. Préoccupé par les problèmes chronologiques, nous avons choisi de n'étudier ici provisoirement que la manière dont la chronologie des événements historiques cités par Montesquieu s'intégrait – ou se désintérait – dans la chronologie de la diégèse de son roman. Aussi faut-il dès l'abord distinguer entre les lettres qui font allusion à des événements ponctuels qu'on peut dater avec précision, comme la mort de Louis XIV ou l'arrestation de Cellamare, et celle, qui renvoient le lecteur à des événements considérés de manière plus générale et couvrant une période plus ou moins étendue, plus ou moins nettement déterminable : il en va ainsi de la querelle d'Homère par exemple. Nous n'avons retenu les allusions de la seconde catégorie que lorsque les événements auxquels elles font référence se situent dans une période à laquelle il est possible de fixer ou des limites à peu près claires ou, tout au moins, un *terminus a quo*. Avant d'en finir avec ces remarques préliminaires, il faut ajouter que, les *Lettres persanes* étant présentées comme des lettres écrites par des étrangers en visite à Paris, il est tout à fait normal que la réalité historique y soit représentée en différé ou, si l'on préfère, sous une forme analeptique.

À l'affût de l'actualité politique ou littéraire, Rica ou Usbek transmettent à leurs correspondants orientaux un récit des événements qui est forcément en retard sur l'événement lui-même. Il faut reconnaître d'ailleurs que souvent cet événement est daté de manière correcte dans la lettre qui le relate, et que le retard de la narration elle-même demeure parfaitement

vraisemblable. C'est le cas par exemple, pour les Lettres 86, 92, 101, 123, 130 ou 140. Dans la Lettre 86 (datée du 1<sup>er</sup> août 1715) Rica évoque, sans la nommer clairement, le procès que la marquise de Gesvres intenta pour impuissance à son mari en 1714 et dont Saint-Simon dit qu'il «assembla tout Paris aux audiences». La Lettre 92 annonce le 4 septembre 1715 la mort de Louis XIV survenue quatre jours plus tôt. En juin 1717, Usbek évoque le rebondissement de la querelle à propos de la bulle Unigenitus : la Lettre 101 porte la date du 8 juin 1717, l'assemblée provoquée par la Sorbonne et qui surexcita l'opinion eut lieu le 6 mars de la même année. Le même Usbek commente, dans la Lettre 123 datée du 1<sup>er</sup> décembre 1718, «les deux plus grands échecs» que l'empire ottoman «ait jamais reçus» : la perte de Temesvar eut lieu en 1716, celle de Belgrade en 1717. La Lettre 130 (du 7 août 1719) contient une allusion indirecte, sous la forme du discours rapporté d'un «nouvelliste», à l'invasion de la Sardaigne par les Espagnols en 1717. L'événement était sans doute revenu au premier plan de l'actualité à la fin de 1718, lorsque parvint à Paris la nouvelle de la seconde expédition décidée par Alberoni, contre la Sicile cette fois-ci. Dans la Lettre 140 enfin, nous sommes en présence d'un reportage qui se fait pratiquement en «direct» : Rica note que «le parlement de Paris vient d'être relégué dans une petite ville qu'on appelle Pontoise»; or la lettre porte la même date, le 21 juillet 1720, que celle de l'arrêté qui exila le Parlement.

Dans cette série de lettres, le traitement de l'événement historique n'appelle pas de commentaires particuliers. Tout au plus peut-on relever au passage un phénomène qu'on pourrait appeler du différé en accordéon, le retard de la narration sur l'événement variant de quelques heures à quelques années parfois. Il faudra revenir d'ailleurs sur cette élasticité de l'écart dans le différé qui contraste avec la relative constance des écarts que nous avons mesurés dans la diégèse seule. Mais ces variations mêmes représentent l'aspect le plus «normal» du fonctionnement des rapports entre temps de l'Histoire et temps du roman, notamment parce que dans la plupart des cas elles peuvent trouver leur justification dans la vraisemblance. Il faut sans doute plus de temps pour que soit connu à Paris un événement arrivé en Sardaigne, en Sicile ou à Belgrade qu'un autre qui s'est produit à Versailles ou au Louvre; et la nécessité qui fait que le rappel de l'événement surgit sous la plume d'un correspondant à tel moment plutôt qu'à tel autre peut être mise sur le compte des caprices de l'inspiration, des hasards des associations d'idées, des intermittences de la mémoire, c'est-à-dire qu'à l'intérieur de la fiction romanesque ces variations apparaissent comme logiquement explicables ou excusables aux yeux du lecteur.



Bien plus insolites au contraire sont d'autres phénomènes que l'on met habituellement sur le compte des «erreurs» de Montesquieu: les *Lettres persanes* attribuent en effet à certains événements des dates qui, de toute évidence, ne sont pas les leurs. Deux lettres tout d'abord présentent des faits comme arrivés postérieurement à leur date effective. Le cas le plus flagrant est celui de la Lettre 98: Usbek y écrit à Ibben le 26 mars 1717 qu'on vient d'installer la chambre de justice: or celle-ci a été mise en place un peu plus d'un an plus tôt, le 14 mars 1716, et surtout, au moment où Usbek annonce sa création,... elle vient d'être supprimée (le 22 mars 1717)! En d'autres circonstances, les Persans se montreront tellement bien informés de la vie politique française qu'on a peine à mettre au compte de leur naïveté d'étrangers cette bizarrerie du texte. Le second exemple concerne le scandale des libéralités évoqué par Usbek dans la Lettre 124, datée du 1<sup>er</sup> décembre 1718. Or ce scandale, comme le rappelle A. Adam, a été surtout sensible à l'opinion en 1715, dans les mois qui précèdent la mort de Louis XIV. En fait cette lettre portait bien la date du 11 janvier 1715 dans la «seconde édition» de 1721. Ce n'est qu'en 1754 que Montesquieu la transporte à l'année 1718: cette lettre désabusée vient s'ajouter ainsi à la série des lettres désenchantées ou inquiètes qu'Usbek écrit au moment où se dessine le drame du sérail. Ce transfert sacrifie donc la vraisemblance historique à la cohérence romanesque et il semble fournir un nouvel indice de la primauté du roman sur l'Histoire dans les *Lettres persanes*.

### Des dates manipulées jusqu'à l'incohérence

Mais les «erreurs» les plus spectaculaires concernent les lettres pour lesquelles les événements, décrits avec précision, le sont pourtant à une date antérieure à leur date réelle. Ces phénomènes d'anticipation entraînent évidemment de sérieuses incohérences dans les *Lettres persanes*. Nous avons relevé dans cinq lettres des glissements de ce type: il s'agit des Lettres 24, 36, 73, 111 et 126. Dans la Lettre 24, le 4 juin 1712, Rica écrit à Ibben:

Il y a deux ans qu'il [= le pape] lui [= au roi] envoya un grand récit, qu'il appela CONSTITUTION.

Or, la bulle *Unigenitus* n'a été promulguée que le 8 septembre 1713, et elle eut un tel retentissement qu'on peut difficilement admettre que Montesquieu, en 1720, ait commis l'erreur de la situer en 1710, ou alors il faudrait lui supposer une négligence décidément inouïe dans le traitement des données historiques. Plus vraisemblable paraît donc l'hypothèse émise

par A. Adam d'un changement survenu dans la datation de la lettre qui aurait pu initialement porter la date de 1715, ce qui en effet rendrait sa cohérence à l'allusion de Rica. La Lettre 36, du 28 février 1713, parle de la querelle d'Homère :

Lorsque j'arrivai à Paris, je les [= les beaux esprits] trouvai échauffés sur une dispute la plus mince qu'il se puisse imaginer: il s'agissait de la réputation d'un vieux poète dont, depuis deux mille ans, on ignore la patrie aussi bien que le temps de sa mort.

L'allusion est claire; le seul problème vient de ce que les ouvrages principaux qui marquèrent le rebondissement de la querelle furent publiés non en 1713, mais en 1714 (Houdar de la Motte: traduction de l'*Iliade*; M<sup>me</sup> Dacier: *Des causes de la corruption du goût*), ou en 1715 (La Motte: *Réflexions sur la critique*). La Lettre 73 (du 27 février 1715) offre un exemple du même type, quoique l'allusion soit un peu moins claire: Rica y fait état de rumeurs anciennes qui dénonçaient la cupidité des membres de l'Académie française («On dit autrefois que ses mains étaient avides»). S'il est vrai qu'il s'agit là d'une référence au scandale qui avait entouré l'expulsion de l'abbé de Saint-Pierre, force est de constater un nouveau glissement qui présente comme passé, au début de 1715, un événement survenu... en 1718! Un phénomène analogue semble s'être produit dans la Lettre III, bien que Montesquieu en ait tardivement modifié les dates. Dans l'édition de 1754, cette lettre porte en effet la date du 4 octobre 1718. Mais dans la «seconde édition» de 1721, elle était datée du 9 janvier 1715. Usbek y constate qu'on «ne lit plus que les mémoires de ces temps-là», c'est-à-dire de l'époque de la minorité de Louis XIV. Or les *Mémoires de Retz sur la Régence d'Anne d'Autriche* ne furent publiés qu'en 1717. La Lettre 126 enfin relate l'épilogue de la conspiration de Cellamare: Rica écrit le 3 décembre 1718 à Usbek :

[...] on a fait arrêter le prince, oncle du roi, qui est chargé de son éducation; [...] on l'a fait conduire dans un château, où il est très étroitement gardé, et on l'a privé de tous ses honneurs. Je suis touché du sort de ce prince, et je le plains.

L'arrestation du duc du Maine n'eut lieu, en fait, que le 28 décembre, trois semaines après celle de Cellamare, emprisonné, lui, le 9 décembre. L'«erreur» est ici moins importante que dans les exemples précédents, mais elle n'en reste pas moins du même type.

### Une Histoire utilisée comme référent à valeur symbolique

On relève par conséquent trois cas de figure dans la manière dont s'articulent, dans les *Lettres persanes* roman et Histoire: la relation en différé vraisemblable, la postdate des événements et, figure peut-être la plus spectaculaire, l'anticipation. Dans la première série d'exemples, nous avons souligné des variations importantes dans les écarts entre la date de l'événement et la date de sa relation par les correspondants des *Lettres persanes*. Il faut ajouter que dans cet ensemble deux lettres seulement «collent» littéralement à l'événement: ce sont les Lettres 92 et 140. La première est donnée comme écrite trois jours après la mort de Louis XIV, la seconde porte la date du jour même de l'exil du Parlement à Pontoise. Se trouvent ainsi mis en relief, dans le tissu même des *Lettres persanes*, deux événements qui encadrent exactement la période à laquelle Montesquieu s'intéresse plus particulièrement: la mort de Louis XIV, disparition d'un vieux roi tyrannique qui porte avec elle l'espoir d'une libéralisation du régime, et l'exil du Parlement qui marque la fin des illusions et la confirmation du retour au régime autoritaire du monarque autocratique. On a souvent dit des *Lettres persanes* qu'elles représentaient une espèce de chronique de la Régence; comme l'a fort justement souligné J. Ehrard, elles sont surtout l'expression des désillusions d'une certaine classe politique à laquelle appartient Montesquieu. Mise en scène de la mort et de la résurrection d'une certaine forme de despotisme, le livre porte dans sa structure même l'empreinte des deux événements qui résument et symbolisent les espoirs, puis les désespoirs de son auteur face au cours pris à ses yeux par l'Histoire.

Les lettres des deux autres séries, – postdate ou anticipation –, portent toutes la marque d'une certaine irrégularité: elles témoignent d'hésitations nombreuses et disparates, diverses modifications dans la date des lettres ayant entraîné des incohérences dans l'enchevêtrement desquelles il ne nous a pas été possible de déceler des éléments absolument constants – espèces de lois des incohérences apparentes dans le traitement de l'Histoire par les *Lettres persanes*. Ces anomalies présentent pourtant, sinon toutes, du moins en grand nombre, un point commun: elles nous renvoient, la plupart du temps, d'une manière ou d'une autre, à l'année 1715. Ou bien il s'agit d'événements arrivés (*LP* 36: le rebondissement de la querelle d'Homère) ou relatés (*LP* 24: la promulgation de la bulle *Unigenitus*) en 1715 et renvoyés artificiellement soit en amont, soit en aval du roman (par exemple, dans l'édition de 1754, *LP* 124 sur le scandale des libéralités); ou bien nous sommes en présence d'événements arrivés en 1716, 1717 ou 1718 et ramenés artificiellement dans la diégèse en 1715

(*LP* 73: le scandale de l'Académie; *LP* III: les *Mémoires* de Retz sur la minorité de Louis XIV). L'année 1715 apparaît donc dans le roman à la fois comme un lieu de concentration et comme un lieu de dispersion des données historiques. Tout se passe comme si le point de départ des *Lettres persanes*, en ce qui concerne l'Histoire, avait été constitué par un certain nombre de fiches concernant l'année 1715, ce stock ayant été, dans un second temps, ventilé sur l'ensemble de la diégèse. Il faut ajouter d'ailleurs que ce noyau initial semble avoir été enrichi par des éléments étrangers, regroupés arbitrairement sur cette année lourde qui aurait constitué, à l'origine, une sorte de centre de gravité du livre.

Le texte des *Lettres persanes* nous offre-t-il là des indications sur la manière de travailler de Montesquieu? Cela n'est pas impossible mais, tant que nous ne posséderons que des fragments infimes des dossiers de Montesquieu pour les premières éditions des *Lettres persanes*, nous en serons réduits dans ce domaine à des hypothèses d'une extrême fragilité. Ce qui est certain, en revanche, c'est que le travail de Montesquieu sur la chronologie des événements historiques ne témoigne de loin pas de la même rigueur que son travail sur la chronologie des événements romanesques. On retire ainsi de la lecture des *Lettres persanes* l'impression, à plusieurs reprises confirmée, que ce qui y sert de base ou de vecteur, ce n'est pas l'Histoire, mais le roman: les événements romanesques n'y sont pas distribués par-dessus les événements historiques et par rapport à eux mais, bien au contraire, ce sont les références à l'Histoire qui sont greffées en divers endroits sur un roman qui semble presque toujours premier. Cette ventilation donne lieu, nous l'avons vu, à des manipulations un peu anarchiques des données de l'Histoire: leur étude permet pourtant de dégager une espèce de lieu de convergence, sorte de point focal historique des *Lettres persanes*, et qui est l'année 1715. Si nous mettons enfin ces constatations en rapport avec les conclusions auxquelles avait abouti notre étude sur l'organisation de la chronologie dans la diégèse, nous sommes conduits à définir les *Lettres persanes* comme un roman complexe à double foyer: l'année 1715 y représentant le point focal de l'Histoire – mais d'une Histoire romancée, l'année 1717-1718 le point focal du roman – mais d'un roman métaphorique de l'Histoire. De toute manière, ces observations nous obligent à présent à revenir sur les rapports entre roman et Histoire dans les *Lettres persanes* et à reposer le problème de leur signification.

### À la recherche d'une maîtrise du Temps

La conception du temps chez Montesquieu semble presque toujours relever d'une vision catastrophiste: l'histoire des Troglodytes, prise dans son ensemble, n'est rien d'autre que le récit de l'inévitable usure du bonheur par le temps; celle de la Régence est présentée dans le livre comme le récit d'un fatal glissement vers un despotisme redouté; celle d'Usbek et de son sérail comme les péripéties qui conduisent à la destruction violente d'un univers domestique; celle de l'humanité tout entière (dans les *LP* 112 à 120) comme une vaste fresque de l'épuisement progressif et général de la fécondité. Dès qu'intervient le temps dans les *Lettres persanes*, il semble entraîner à sa suite un cortège d'inévitables malheurs et, lorsqu'on assiste, comme dans la fin du livre, à une soudaine et vertigineuse accélération du temps, celle-ci va de pair avec une soudaine et vertigineuse accumulation de catastrophes.

Car la progression du temps, telle que nous la présente l'écriture romanesque, n'est pas uniforme. En schématisant les choses on peut dire qu'il y a deux rythmes très différents du temps dans les *Lettres persanes*. Il est des moments où l'on s'attarde, le temps étale y est comme suspendu, les lettres, parfois fort longues, s'y succèdent jour après jour, à petits pas. Il en est d'autres où l'on court; les lettres, quelquefois de courts billets, ramassent en quelques lignes ce qui se passe en quelques mois, et le temps s'y envole, à tire-d'aile. D'un côté les lettres sur les Troglodytes, sur la visite d'une bibliothèque, sur la dépopulation... De l'autre, cas limite, les lettres terminales sur le sérail. Une représentation graphique de la chronologie des *Lettres persanes* reportant leur ordre en abscisse et leur date en ordonnée (voir tableau annexe 3) fait apparaître nettement les phases du texte pour lesquelles le graphique tend vers l'horizontale (moments de progression lente) et celles pour lesquelles il tend vers la verticale (moments de progression accélérée). Elle met en lumière l'existence, dans le livre, d'un certain nombre de ralentissements symptomatiques de la progression chronologique. Dans les séries qui tendent vers la verticale, les lettres nous relatent surtout des faits, des observations, des accidents, des événements, souvent hétéroclites, jamais dominés vraiment. Les séries étales, au contraire, sont généralement des séries cohérentes, c'est-à-dire que les lettres qui les composent constituent un discours homogène, fréquemment sur un même sujet.

Elles ont encore entre elles un autre point commun: très souvent, en effet, elles coïncident avec des moments de réflexion sur les principes (principes du gouvernement, principes de l'évolution démographique,

etc.), moments où, dans les *Lettres persanes*, on cherche à élaborer un certain savoir ou à en faire le bilan. On assiste d'ailleurs, dans ces ensembles, à de significatives résurgences: mis entre parenthèses dans la diégèse, le temps reparaît avec force dans la métadiégèse. Les lettres consacrées à la dépopulation ou aux principes des gouvernements se succèdent dans un temps délibérément ralenti; mais simultanément leur propos tourne autour d'une question majeure: quelles sont les lois de l'évolution, quels principes président aux mouvements qu'engendre le temps de l'Histoire et, partant, quels moyens existe-t-il de contrôler, de maîtriser, éventuellement de corriger ces mouvements? Il ne nous paraît donc pas abusif de dire que les *Lettres persanes* sont sous-tendues par un lien structural qui met en relation la mise au point d'un savoir et le ralentissement du temps. Ce lien joue d'ailleurs dans deux directions différentes; tout se passe en effet comme si le savoir ne pouvait être élaboré que dans des moments privilégiés où le temps se trouve en quelque sorte dédramatisé, et comme si le principal objet de ce savoir devait être précisément d'empêcher le temps de jouer son rôle de générateur de catastrophes, c'est-à-dire d'en suspendre sinon le déroulement, du moins les effets. Et l'on voit bien là se dessiner l'impasse à laquelle nous conduisent les *Lettres persanes*: la double définition de la suspension du temps comme condition du savoir et du savoir comme condition de la suspension du temps s'annule d'elle-même. À son tour, elle semble nous faire déboucher sur un «affreux néant».

Les choses ne sont pourtant pas tout à fait aussi simples. Car dans les *Lettres persanes* l'irruption répétée du temps ne stérilise pas la réflexion sur le temps. Perpétuellement sont reprises les méditations sur les causes générales, la quête de principes qui échappent à toute contingence, à propos de la nature de Dieu (*LP* 69), des gouvernements (*LP* 80), du droit public (*LP* 94), de législateurs et législations (*LP* 129). Avec persévérance, et jusqu'à la Lettre 146, le philosophe Usbek cherche à cerner, dans le domaine des sciences humaines, les contours de lois semblables à celles qui s'appliquent aux sciences exactes, et dont, dans la Lettre 97, il admire la simplicité et l'universalité. Mais dans le roman son entreprise reste épisodique, fragmentaire, hésitante. Et surtout elle est continuellement compromise par les irruptions de la sensibilité, les tourments de la jalousie, la précipitation des événements du sérail.

Montesquieu en revanche n'abandonne pas cette quête, passé le roman. Il la reprendra sur d'autres bases dans les *Considérations* et plus tard elle deviendra le centre autour duquel s'organisera toute sa réflexion dans *L'Esprit des lois*. On se souvient des propos de la Préface de 1748 :

J'ai bien des fois commencé et bien des fois abandonné cet ouvrage; j'ai mille fois envoyé aux vents les feuilles que j'avais écrites; je sentais tous les jours les mains paternelles tomber; je suivais mon objet sans former de dessein; je ne connaissais ni les règles ni les exceptions; je ne trouvais la vérité que pour la perdre: mais quand j'ai découvert mes principes, tout ce que je cherchais est venu à moi [...].

Dans les *Lettres persanes*, il suit encore son «objet sans former de dessein»; il essaie de définir les règles, sans toujours savoir ce qui est règle et ce qui est exception. Il s'obstine dans sa quête, mais il n'en est pas moins arrivé dans sa recherche à une phase que guettent le découragement et le désespoir.

Aussi n'est-il pas étonnant que l'image dominante qui parcourt toutes les *Lettres persanes* soit celle d'un lancinant sentiment d'impuissance dont les eunuques ne sont, en fin de compte, que l'un des avatars les plus spectaculaires. Cette impuissance marque aussi bien, dans le livre, la diégèse que la réflexion sur l'Histoire. En ce qui concerne la première, il est évident que tout le savoir d'Usbek n'empêche pas la catastrophe, comme d'ailleurs le savoir de l'écrivain-philosophe n'a servi, à en croire la Lettre 145, qu'à lui attirer de mauvaises querelles et lui a permis, non d'infléchir le cours de l'Histoire, mais seulement d'être le témoin des dégradations successives qui la marquent, et qui font de l'Occident, d'une façon inéluctable et angoissante, un désert moral et un exemple de despotisme politique tristement dignes de l'Orient. Le triptyque des lettres terminales d'Usbek (*LP*<sub>144-145-146</sub>) le soulignait bien: ce que nous avons défini plus haut comme l'une des conclusions des *Lettres persanes* met en abîme une triple désillusion, celle du personnage d'Usbek face à son sérail, celle de l'écrivain face à l'incompréhension du public, celle du spectateur de la Régence face au durcissement tyrannique du régime.

### **Le Roman comme métaphore expérimentale de l'Histoire**

Toutes ces constatations nous incitent à nuancer la réflexion sur le ou les sens à prêter aux *Lettres persanes*. Il est évident que ce livre présente, à travers des textes souvent théoriques, un certain nombre de thèses ou d'hypothèses qui sont les esquisses d'une doctrine de l'auteur. Toutes les observations générales, par exemple sur les forces politiques ou économiques dont l'équilibre fonde un État, ou sur les jeux entre ces différentes forces et leurs conséquences sur la liberté et le bonheur des individus, constituent une sorte de bilan philosophique provisoire de Montesquieu en 1721. Une perspective qui privilégie ce bilan est légitime, mais il faut prendre conscience qu'une telle approche invite toujours le lecteur à

considérer, – ouvertement ou de manière détournée – la partie proprement romanesque de l'œuvre comme seconde, simple illustration de sa philosophie.

Or la lecture que nous venons de proposer des *Lettres persanes*, en mettant en relief la minutie de l'écriture romanesque nous invite en même temps à lui donner une place fondatrice dans l'œuvre. Bien entendu il ne s'agit pas de remettre en cause le contenu des diverses théories ou des ébauches de systèmes auxquelles nous venons de faire allusion. Mais en rendant une place prioritaire à ce qui est proprement romanesque, on est conduit tout naturellement à modifier la perception que l'on a du livre. On accordera notamment une importance accrue à la parcellisation qui résulte de la forme du roman épistolaire polyphonique, d'autant plus que les lettres échangées y sont généralement assez brèves. Multipliant et confrontant les points de vue, ce type de roman a pour effet de relativiser toute expression du savoir, et de la présenter comme celle d'un savoir éclaté, pulvérisé. Si l'on accepte de voir dans ce phénomène l'une des bases des *Lettres persanes*, on est amené à ne plus considérer le savoir politique, économique, religieux, etc. tel qu'il s'exprime par le truchement d'Usbek, de Rica, mais aussi de Rhédi, d'Ibben ou de Méhémet-Ali, comme le «sujet» du livre et la «leçon» de Montesquieu, mais davantage comme le champ d'expérimentation d'une problématique plus générale qu'on pourrait résumer de la manière suivante: comment, à partir de données hétéroclites, fragmentaires, incomplètes, définir un savoir, que ce soit en politique, en économie, en religion ou en n'importe quel autre domaine? Et comment rendre ce savoir efficace dans l'action?

À première vue, la structure romanesque des *Lettres persanes* apporte à cette question une réponse désabusée qui s'apparente fort, on l'a souligné plus haut, à un constat d'impuissance. L'analyse des rapports entre temps romanesque et temps historique, telle que nous venons de l'esquisser, n'autorise pourtant plus tout à fait ce type de conclusion trop abrupte. L'étude attentive de la chronologie romanesque a révélé une organisation cohérente, aux enchaînements minutieux qui ne sont certainement pas le fruit du hasard. Mais cet ensemble est présenté sous une forme disloquée. Les éléments constitutifs en sont éparpillés dans le texte d'une manière telle que leur cohésion ne peut à peu près jamais être perçue immédiatement. Les pièces du puzzle sont toutes brouillées, mais il n'est pas impossible au lecteur diligent d'en reconstituer sinon l'ensemble du moins des parties non négligeables: ici un fragment de bordure, là un début de paysage, là encore un profil isolé... D'autre part nous avons vu que cette chronologie romanesque est en rapport constant avec l'Histoire, mais avec



une Histoire elle aussi éclatée, anecdotique, et qui pis est, souvent approximative. On a assisté ainsi à une double circulation du roman dans l'Histoire – le roman continuellement fausse l'Histoire – et de l'Histoire dans le roman – l'Histoire, continuellement, prolonge le roman.

Ces rappels faits, nous croyons pouvoir risquer en conclusion un certain nombre d'hypothèses. En premier lieu il semble bien que, dans les *Lettres persanes*, l'Histoire représente non la donnée positive et objective des faits, mais un signe, destiné à rappeler périodiquement un référent par rapport auquel le roman fonctionne comme une métaphore. De ce point de vue, l'inexactitude de ces rappels aurait moins d'importance que leur présence même, avertissements répétés que dans ce livre l'histoire doit être lue en relation avec l'Histoire. D'autre part il nous est apparu que les *Lettres persanes* comportent, à côté d'allusions aux événements historiques qu'on peut considérer comme secondes, et qui sont d'ailleurs souvent traitées en tant que telles, d'une manière inégale, parfois négligée, une réflexion plus systématique sur la manière d'approcher l'Histoire. Nous retrouvons ici la figure d'une démarcation entre contenu d'un savoir et problématique de ce savoir, distinction que nous avons déjà repérée plus haut. Cette réflexion proprement épistémologique se développe d'ailleurs dans deux directions qui, une fois de plus, ne sont pas totalement exemptes de contradictions.

En tant que métaphore de l'Histoire, le roman peut prétendre la dire mieux qu'elle ne pourrait se dire elle-même. On retire en effet des *Lettres persanes* l'impression que le roman se substitue à l'Histoire, qu'il l'éclaire, la complète, l'organise, lui prête une signification. L'historien, face à des faits fragmentaires, à des connaissances constamment différées, aux déficiences criantes de son information, comble les vides, définit des enchaînements, propose un sens; en bref, il construit un discours qui est comme le roman de l'Histoire. Dans ce sens, avec des risques identiques, Montesquieu se fabrique un roman sur la Régence au même titre qu'Usbek se fabrique le sien sur son sérail. Dans les deux cas, le travail de création romanesque tend à couper l'homme de la réalité, en remplaçant le réel non maîtrisable par une illusion cohérente. En paraphrasant la formule célèbre de la Lettre 137 qui définit les romanciers (et c'est Montesquieu romancier qui l'écrit!) comme des personnages qui «passent leur vie à chercher la nature et [qui] la manquent toujours», on pourrait dire que dans les *Lettres persanes*, le roman court toujours après l'Histoire et qu'il la manque toujours. Le temps de la diégèse ne vient-il pas mourir, en deux vagues successives (les deux séries de lettres que nous avons appe-

lées plus haut A et B) dans l'année 1720, au seuil de cette autre année, 1721, qui voit la publication du livre et son entrée dans l'Histoire? L'un des sens que l'on pourrait prêter au texte des *Lettres persanes* considéré dans son fonctionnement global serait donc celui d'une expérience qui sert de mise en garde: tentation de l'historien ou du philosophe, le roman cache mal un mouvement de démission, expression de l'impuissance à dominer un réel qui échappe. Et ces fuites dans une fiction métaphorique du réel ne sont pas sans dangers: l'exemple d'Usbek est là pour le rappeler.

Mais en même temps qu'elles portent en elles les germes d'une mise en garde sévère contre l'expérience qu'elles représentent, les *Lettres persanes* recèlent des éléments qui justifient l'écriture romanesque et les risques qu'elle fait courir. Donnée comme analogique de l'Histoire, le roman apparaît en effet dès lors, aussi bien par sa diégèse que par son fonctionnement, comme l'illustration possible d'une certaine approche des phénomènes historiques. Car le lecteur est placé devant ce roman comme l'homme est placé devant l'Histoire, c'est-à-dire devant un ensemble de données éparpillées, non signifiantes, dont seules des approches patientes, de laborieux inventaires, des recoupements tâtonnants sont susceptibles de révéler la cohérence. La recherche des «principes» auxquels Montesquieu reste tellement attaché tout au long de sa carrière exige une persévérance à toute épreuve. L'auteur des *Lettres persanes* est encore loin, et il se sent, se sait encore loin de pouvoir les définir avec précision. Du moins la confiance dans leur existence sous-tend le livre comme un dogme générateur d'une tension féconde: celle qui oppose, en un jeu aux résonances sans cesse renouvelées, le souci de déterminer des règles universelles et la constatation de la multiplicité et de la discordance des voix qui informent et analysent. Cette tension n'est d'ailleurs sans doute elle-même qu'une autre forme de l'oscillation constante que nous avons essayé de suivre dans le cours des *Lettres persanes* entre ce qui est pris dans le temps et ce qui cherche à s'en dégager. Entre la tentative toujours reprise de découvrir les moyens d'en suspendre le cours et la constatation toujours recommencée de son nuisible et peut-être fatal écoulement.

Aux yeux de Montesquieu, en 1721, la seconde semble assez largement l'emporter sur la première. D'où sans doute aussi cette hantise de l'impuissance qui parcourt tout le livre. Mais en même temps, les *Lettres persanes* constituent un essai pour appréhender la dispersion du réel, non dans la réalité même, mais dans une construction analogique du réel. Montesquieu semble bien s'en être rendu compte: le pari est dangereux, et le roman peut aussi bien se muer en une caricature de l'Histoire. Du moins offre-t-il une chance d'éprouver une méthode, promesse, dans le

flot des incertitudes présentes, de certitudes à venir. L'expérimentation du roman épistolaire paraît donc correspondre, chez Montesquieu, à quelque chose d'infiniment plus important que ne le serait un brillant divertissement de jeunesse. Il est fort probable en effet que le roman – contenu et construction – représente pour l'historien et pour le philosophe un enjeu épistémologique capital dans la recherche d'une vérité toujours espérée mais encore fugitive.

### Le temps dans les *Lettres persanes*

Tableau annexe n° 1

#### LE VOYAGE

Lieux	Dates	Total des jours de voyage	Total des jours de repos	Notes explicatives
ISPAHAN	Dép. 20mars 1711	26		(1)
Com	Arrêt: 1 jour (date non précisée)		1	(2)
TAURIS	Arr.14 avril 1711	10	32	(1)
	Dép. 17 mai 1711			
ERIVAN	Arr.26mai 1711	13	1	(3)
	Dép.28 mai 1711			
ERZERON	Arr.9 juin 1711	15	87	(4)
	Dép.5 septembre 1711			
TOCAT	Arr. 19 septembre 1711	35	8	(4)
	Dép.28 septembre 1711			
SMYRNE	Arr. 1 <sup>er</sup> novembre 1711	40	120	(5)
	Dép. 2 mars 1712			
LIVOURNE	Arr.10 avril 1712	22	2	(6)
	Dép.13 avril 1712			
MARSEILLE	Arrêt: 2 jours (Date non précisée)		2	
PARIS	Arr.4 mai 1712			
<b>Totaux</b>		<b>161</b>	<b>253</b>	<b>(7)</b>

### Notes explicatives

(1) Cf. *LP*<sub>1</sub>, datée du 15 avril 1711 :

... hier, vingt-cinquième jour de notre départ d'Ispahan, nous arrivâmes à Tauris...

En remontant le calendrier de 25 jours à partir du 14 avril, on arrive au 20 mars. Cette date donne de singulières résonances à la Lettre 3, écrite par Zachi... le lendemain du départ d'Usbek: les protestations d'amour y vont de pair avec une belle précipitation à respirer l'air du dehors dès que le maître a tourné le dos!

(2) Cf. *LP*<sub>1</sub> :

Nous n'avons séjourné qu'un jour à Com.

(3) Cf. *LP*<sub>6</sub>, datée du 10 juin 1711 : Usbek est arrivé au plus tard la veille à Erzeron d'où il écrit cette lettre. Il dit avoir mis 13 jours pour aller d'Erivan à Erzeron :

À une journée d'Erivan nous quittâmes la Perse, pour entrer dans les terres de l'obéissance des Turcs. Douze jour après nous arrivâmes à Erzeron, où nous séjournâmes trois ou quatre mois.

Erivan étant citée comme ville-étape sans autre précision, on peut supposer qu'Usbek n'y a pas séjourné plus d'un jour. Sur la durée du trajet Tauris-Erivan, le texte des *Lettres persanes* est muet. Nous avons emprunté le nombre de 10 jours à Tavernier, cité par A. Adam.

Arrivé au plus tard à Erzeron le 9 juin au soir, Usbek a donc vraisemblablement quitté Tauris  $13 + 1 + 10 = 24$  jours plus tôt, soit le 17 mai au matin.

(4) Cf. *LP*<sub>19</sub>, datée du 2 novembre 1711 :

Nous n'avons séjourné que huit jours à Tocat: après trente-cinq jours de marche nous sommes arrivés à Smyrne.

Les voyageurs sont arrivés au plus tard la veille de cette lettre, c'est-à-dire le 1<sup>er</sup> novembre au soir. Ils auraient donc quitté Tocat le 28 septembre au matin (35 jours plus tôt). Comme Usbek nous dit avoir séjourné huit jours à Tocat, il a dû arriver le 19 septembre au soir. Reste le problème de la date du départ d'Erzeron: aucune indication ne nous est donnée par Montesquieu sur la durée du trajet Erzeron-Tocat. En supposant que les caravanes aient fait des marches forcées d'une quarantaine de kilomètres par jour, il faudrait compter un minimum de 10 jours pour couvrir les quelque 400 kilomètres qui séparent Erzeron de Tocat. Le nombre de 10 jours qu'avance A. Adam est donc un chiffre minimal: il serait plus rai-

sonnable, en comparant au rythme de progression lors des autres trajets, d'en compter quinze. Les voyageurs ont dû par conséquent quitter Erzeron vers le 5 septembre, après un séjour d'environ trois mois conforme aux prévisions de la Lettre 6.

Il faut noter que cette date éclaire également d'un jour inattendu la Lettre 18, celle où le mollak Méhémet-Ali développe sa parabole-esquive en réponse à la question que lui posait Usbek sur le pur et l'impur. Il l'envoie le 30 octobre à Erzeron... qu'Usbek a quitté depuis bientôt deux mois! Donnée comme faisant partie des papiers des Persans (cf. l'*Introduction* que Montesquieu écrivit aux *Lettres persanes*) elle n'a pu parvenir à son destinataire qu'avec un retard considérable qui accentue encore le caractère «différé» de cette fausse réponse.

(5) Cf. *LP*<sub>23</sub>, datée du 12 avril 1712 :

Nous sommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation.

Les renseignements que donne Usbek dans cette lettre sur les mœurs des Italiens laissent supposer qu'il a séjourné au moins un jour à Livourne— et probablement plus. Il est donc arrivé au plus tard le 10 avril, ce qui indique que le départ de Smyrne a eu lieu quarante jours plus tôt, c'est-à-dire le 2 mars.

(6) Cf. *LP*<sub>23</sub>, datée du 12 avril 1712 :

Nous partirons demain pour Marseille. Notre séjour n'y sera pas long. Le dessein de Rica, et le mien, est de nous rendre incessamment à Paris...

Le départ de Livourne se situe donc le 13 avril 1712. Le séjour à Marseille étant prévu comme très bref, on peut supposer qu'il n'excède pas quelques jours; nous en avons comptabilisé deux, ce qui nous semble une durée minimale, d'ailleurs semblable à celle de l'étape de Livourne.

(7) Pour la date d'arrivée à Paris, nous avons choisi de prendre au pied de la lettre la première phrase de la Lettre 24, datée du 4 juin 1712 :

Nous sommes à Paris depuis un mois...

## Tableau annexe n° 2

## LE DRAMETERMINAL

Dates	Ensemble A : <i>LP</i> <sub>105</sub> - <i>LP</i> <sub>146</sub>	Ensemble B : <i>LP</i> <sub>147</sub> - <i>LP</i> <sub>161</sub>
1 <sup>er</sup> septembre 1717		<i>LP</i> <sub>147</sub> : Le Grand Eunuque annonce à Usbek les troubles du sérail.
14 décembre 1717	<i>LP</i> <sub>106</sub> : Usbek prend la défense des sciences, des arts, du luxe.	
5 janvier 1718	<i>LP</i> <sub>108</sub> : À propos des journaux littéraires, Usbek dit son attachement aux valeurs traditionnelles et souligne la susceptibilité des auteurs à propos de leurs ouvrages	
11 février 1718		<i>LP</i> <sub>148</sub> : Usbek donne les pleins pouvoirs au Grand Eunuque.
5 juillet 1718		<i>LP</i> <sub>149</sub> : Narsit apprend à Usbek la mort du Grand Eunuque... et attend des instructions.
4 octobre 1718	<i>LP</i> <sub>111</sub> : À propos des <i>Mémoires</i> de Retz, Usbek rappelle le pouvoir des pamphlets.	
8 octobre 1718 — 23 novembre 1718	<i>LP</i> <sub>113-122</sub> : Lettres d'Usbek sur la dépopulation.	
1 <sup>er</sup> décembre 1718	<i>LP</i> <sub>123</sub> : Sur les défaites des Turcs (Usbek rêve d'une réunification de l'Islam).	
1 <sup>er</sup> décembre 1718	<i>LP</i> <sub>124</sub> : À propos des libéralités, Usbek dénonce les faveurs accordées aux inutiles aux dépens des citoyens utiles.	
3 décembre 1718	<i>LP</i> <sub>126</sub> : Rica annonce à Usbek qu'il lui fait suivre des lettres d'Ispahan.	
25 décembre 1718		<i>LP</i> <sub>150</sub> : Usbek donne des «ordres sanglants» à Narsit.
6 mai 1719		<i>LP</i> <sub>151</sub> : Solim dénonce «l'imbécillité» de Narsit. 6 mai 1719

6 mai 1719		<i>LP</i> <sub>152</sub> : Inconscient de la gravité de la situation, Narsit annonce à Usbek la perte de la Lettre 150
4 août 1719	<i>LP</i> <sub>129</sub> : Sur lois et législateurs. Usbek rappelle qu'il ne faut charger les lois que d'une «main tremblante».	
4 octobre 1719		<i>LP</i> <sub>153-154-155</sub> : Usbek donne les pleins pouvoirs à Solim, menace ses femmes, dit sa tristesse à Nessir.
2 mars 1720		<i>LP</i> <sub>156-157-158</sub> : Trois témoignages de femmes humiliées, outragées, indignées (Roxane, Zachi, Zélis).
8 mai 1720		<i>LP</i> <sub>159-160-161</sub> : Sadisme de Solim: mort des eunuques et de Roxane.
22 octobre 1720	<i>LP</i> <sub>144</sub> : Usbek condamne l'homme vaniteux et célèbre l'homme modeste.	
26 octobre 1720	<i>LP</i> <sub>145</sub> : L'homme d'esprit, auteur de livres, est toujours en butte à l'incompréhension, aux injures, aux persécutions.	
11 novembre 1720	<i>LP</i> <sub>146</sub> : Lettre-apocalypse sur la corruption de la France après Law.	

### Schéma annexe n° 3 (page 159)

L'ordre des lettres a été reporté dans ce tableau en abscisse. On a considéré pour cela chaque lettre comme la manifestation d'un émetteur à un moment donné de la diégèse, et non comme un volume textuel variable. Cela explique qu'ait été adopté pour la représentation graphique de l'ensemble des lettres un système d'unités forfaitaires identiques qui ne

tient pas compte des variations du point de vue de la longueur des différents textes auxquels elles renvoient. En ordonnée, on trouvera reportées les dates (mois et années) de la chronologie des *Lettres persanes*. Nous avons représenté d'autre part les lettres écrites par Usbek par des points noirs (•), et celles qui émanent d'autres destinataires par des cercles vides (○).

Les difficultés matérielles de la représentation, et notamment la nécessité de choisir pour les unités de temps une échelle qui n'aplatisse pas entièrement l'ensemble des données, nous ont contraint également à ne rendre compte, dans ce tableau, que des soixante dernières lettres du roman.

Tel qu'il est, ce tableau permet néanmoins de mesurer l'ampleur du décrochement chronologique qui caractérise, dans les *Lettres persanes*, le passage de la Lettre 146 à la Lettre 147. En faisant apparaître la place exceptionnelle qu'occupe ce triptyque dans le livre, il souligne aussi l'importance des trois dernières lettres écrites par Usbek en octobre et novembre 1720.

On remarquera encore comment est rendu sensible le rythme très particulier de la progression du temps dans la fin des *Lettres persanes* (LP 147 à 161) ainsi que le ralentissement caractéristique de certaines phases du roman (notamment ici pour les Lettres 101-104 : lettres d'Usbek sur les principes des gouvernements; les Lettres 113-122 : lettres d'Usbek sur la dépopulation; les Lettres 133-137 : lettres de Rica sur la visite d'une bibliothèque).

Cette représentation graphique permet enfin de vérifier ce que nous avons dit plus haut à propos du partage du discours d'Usbek, pendant la période de 1717-1720, en deux séries de lettres parallèles qui ne se recouvrent jamais exactement, et qui ont été représentées d'une autre manière dans le tableau annexe n° 2 (séries A et B)

Jean-Paul SCHNEIDER  
Université Marc Bloch-Strasbourg 2



